

*LES
PA
LIMP
SEST
ES*

Aleksandra Lun

Les Palimpsestes

Traduit de l'espagnol (Pologne)
par Lori Saint-Martin

roman

Aleksandra Lun

FEUILLETON
Fiction

Éditions
du sous-
sol

© 2015 Aleksandra Lun

© 2015 Editorial Minúscula, S. L.

Published by special arrangement with The Ella Sher
Literary Agency, Barcelona, www.ellasher.com,
working in conjunction with L'Autre agence,
Paris, www.lautreagence.eu

© Éditions du Seuil, sous la marque Éditions du sous-sol, 2018
pour la traduction française.

Photo auteur : © Mirna Pavlovic

Création graphique couverture : Erwan Denis d'après photos

© Getty images : Allan Swart/iStock, Jonathan Storey/Stone,
Cristina Mittermeier/National Geographic, Christopher-
Oliver/iStock, Louis Monier/Gamma-Rapho, GK Hart/Vikki
Hart/The Image Bank, Hulton Archive/Intermittent, Gertrude
Fehr/The LIFE Images Collection, Popperfoto, Photo 12/
Universal Images Group, Keystone-France, Universal Images
Group, Ulf Andersen/Hulton Archive, Silver Screen Collection/
Moviepix, Ullstein Bild

ISBN : 978-2-36468-348-8

Je serais plus raisonnable si j'évitais de me mêler de problèmes épineux, car je suis désavantagé. Je suis un étranger totalement inconnu, je n'ai pas d'autorité et mon espagnol est comme un enfant en bas âge, encore balbutiant.

Witold GOMBROWICZ,
"Contre les poètes"

Je m'appelle Czesław Prześnicki, je suis un misérable immigrant d'Europe de l'Est et un écrivain raté, il y a longtemps que je n'ai plus de relations sexuelles et je suis interné dans un asile en Belgique, pays qui est sans gouvernement depuis un an. Les raisons pour lesquelles je me trouve entre les murs glacés d'un hôpital psychiatrique du nord de l'Europe sont pour moi un mystère aussi insondable que l'échec de ma vie sexuelle, qui me plonge depuis des années dans l'apathie et la frustration. Au moment où je suis né, il y a trente-cinq ans, derrière le rideau de fer, dans l'espace géopolitique confus marqué par l'hyperactivité d'Adolf Hitler, rien n'indiquait que je finirais un jour dans un asile belge. Je précise que l'État qui m'a délivré mon passeport est la Pologne, le pays des papes globe-trotteurs, du froid et des héros de guerre musclés parmi lesquels, toute hypocrisie mise à part, je ne me compte pas. J'ai le corps flasque et le cheveu rare, je suis d'un naturel soumis et, dans son ensemble, ma personne pusillanime est loin d'exercer une quelconque force d'attraction sur les représentants sains du sexe masculin, que ce soit en régime totalitaire ou en démocratie. Avant qu'on m'interne dans l'hôpital psychiatrique de Liège, ville de la Belgique

francophone, je vivais à Vinson, capitale de l'Antarctique, où je partageais le triste sort d'autres misérables immigrants d'Europe de l'Est, échoués sur le continent blanc en compagnie de leurs passeports tout neufs. C'est ainsi que j'ai appris l'antarctique, langue que je parle aujourd'hui avec aisance, quoique avec un fort accent étranger, et dans laquelle j'ai écrit mon premier roman, *Wampir*, un échec éditorial retentissant.

J'ai beau avoir publié un livre, je rêvais d'être non pas écrivain, mais vétérinaire, et ce n'est qu'aux injustices du destin que je peux attribuer cette impossibilité d'embrasser ma vocation première et véritable. Peut-être cette noble profession m'aurait-elle entraîné sur des chemins différents et, au lieu de rédiger un roman entre les quatre murs d'un asile, je me consacrerai aujourd'hui à des activités autrement plus constructives que la littérature. Mais nous autres écrivains, nous écrivons pour des raisons inséparables de notre bassesse morale, à savoir l'ambition, un ego surdimensionné, l'angoisse, l'envie de briller, l'arrogance et la peur de mourir. Ce sont ces circonstances dramatiques qui nous poussent à imaginer les histoires que nous présentons à nos lecteurs, des gens innocents et généreux qui paient de leur propre poche le privilège de nous offrir quelques heures de leur vie. En général, nous les décevons parce que, tout comme les spécimens faibles et dépravés dominant l'espèce humaine,

il y a beaucoup plus de mauvais écrivains, dont moi, que de bons.

Quoi qu'il en soit, j'ai toujours rêvé d'être vétérinaire, et durant mon enfance communiste, rien ne laissait soupçonner qu'un jour, au lieu de travailler dans un cabinet débordant de chiens à vacciner, je serais enfermé dans un asile en Belgique, pays sans gouvernement depuis un an. Derrière le rideau de fer, les jours suivaient leur cours tranquille, et pendant que les années passaient, je fantasmais sur l'obtention d'un passeport et faisais la queue pour acheter du papier hygiénique. Tout s'est compliqué le jour où le Mur est tombé et où nous autres, citoyens des pays communistes, habitués à partir tous les jours à la chasse aux biens de première nécessité, avons dû nous confronter au vaste univers de possibilités du marché libre. En même temps que les multinationales occidentales, le vice et la démesure ont débarqué en Pologne, et c'est dans ces nouvelles circonstances géopolitiques que je suis tombé amoureux d'un États-Unien du nom d'Ernest Hemingway. Ernest, qui se trouvait en Pologne pour donner des cours de boxe dans une académie de Cracovie, a remarqué à son tour ma personne flasque, et bientôt nous vivions ensemble. Hemingway et moi étions très pauvres et très heureux dans notre appartement cracovien, mais l'année suivante, Ernest a été invité à enseigner la boxe à l'Université de Vinson, la capitale de l'Antarctique. Obnubilé comme je l'étais par la vie sexuelle, j'ai suivi

Hemingway jusqu'au continent blanc, où, faute de place en sciences vétérinaires, je me suis inscrit en philologie antarctique. Nous avons coulé des jours tranquilles à Vinson jusqu'au moment où, un beau matin, Ernest s'est tiré une balle dans la tête, ne me laissant qu'une carte d'adieux confuse dans laquelle il parlait d'une génération perdue, des W.-C. d'un café de Paris, des deux guerres mondiales, de la guerre civile espagnole et d'un jeune soldat qui tentait de s'évader à bicyclette. J'ai passé les mois suivant son suicide à écouter l'aria "Casta Diva" de Bellini interprétée par Maria Callas, à lire Nietzsche et à contempler pour la première fois l'idée de l'éternel retour, sans soupçonner à quel point elle serait sans incidence sur la suite de ma vie sexuelle.

Cependant je suis resté à Vinson et, quelques années plus tard, j'ai obtenu mon diplôme en philologie antarctique, non pas par intérêt pour la littérature, mais parce que, ayant obtenu un permis de séjour étudiant, je ne pouvais échapper à l'expulsion qu'en poursuivant mes études. Ce qui m'intéressait en réalité, c'était l'apprentissage des langues : j'espérais que le fait de parler l'antarctique et quelque autre langue non seulement m'aiderait à m'intégrer dans un pays étranger, mais ferait aussi de moi un polyglotte ou une personne heureuse. Il n'en a rien été, bien au contraire, puisque je me trouve interné dans un pays sans gouvernement depuis un an, en plus d'être réduit depuis longtemps à l'abstinence sexuelle. Les rares

moments agréables que je connais dans l'hôpital psychiatrique de Liège sont ceux que je consacre à mon deuxième roman, que j'ai commencé à écrire sur de vieilles pages du journal flamand *De Standaard*. J'ai trouvé des feuilles de cette publication en néerlandais sous mon lit et au début je les ai utilisées faute d'autre support, mais à la longue, comme elles sont recouvertes de mots dans une langue que j'ignore, elles ont fini par m'apaiser plus sûrement que les médicaments que m'administre le personnel infirmier.

Pendant des années, j'avais cru, conformément à la propagande sociale assimilée depuis ma plus tendre enfance, que parler des langues étrangères représentait une grande chance, une richesse culturelle et un privilège. À ce sujet, j'avais lu plusieurs citations d'intellectuels admirés, dont Goethe, qui a dit qu'un homme vaut autant d'hommes qu'il connaît de langues, ou que celui qui ne connaît pas les langues étrangères ne connaît rien de sa propre langue. Aujourd'hui je sais que, en plus d'écrire ses œuvres littéraires, Johann Wolfgang faisait des recherches sur l'os intermaxillaire, mais Goethe n'a pas été le seul à m'accabler d'arguments irréfutables en faveur de l'apprentissage des langues étrangères. Les ministères de l'Éducation et les universités assuraient également aux citoyens inexpérimentés que la maîtrise des langues était gage de réussite professionnelle et d'une vie personnelle épanouie. J'ai moi-même cru pendant très longtemps à ces

sornettes et j'ai compris trop tard que parler des langues étrangères mène à la folie et que celui qui en parle plusieurs deviendra à coup sûr un détraqué. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer le destin de ce polyglotte de Karol Wojtyła, qui a passé des années à parcourir le monde en robe blanche et à habiter le coin le plus touristique de Rome. Parce que si vous ne parlez pas d'autres langues, le pire qui puisse vous arriver, c'est qu'on vous serve dans un restaurant à l'étranger un plat que vous n'avez pas commandé, alors que, dans le cas contraire, vous risquez de finir au Vatican ou à l'asile. À ce stade de ma misérable existence, je sais depuis belle lurette que la maîtrise des langues ne mène qu'à l'affliction et c'est pour cette raison que je suis en train d'écrire mon deuxième roman sur de vieilles pages du journal flamand *De Standaard*, le néerlandais étant une langue dont j'ignore tout et qui pour cette raison m'inspire tranquillité et paix d'esprit.

J'ai dû m'interrompre dans ma rédaction parce que mon compagnon de chambre, le père Kalinowski, sa prière du soir terminée, a enlevé sa soutane, m'a béni et a éteint la lumière. Avant d'être enfermé dans l'hôpital psychiatrique de Liège, le prêtre vivait dans une grande tour d'habitation dans une ville minière du sud de la Pologne, et en plus de célébrer les messes, il s'occupait d'un potager en dehors de la ville, où vivaient ses cinq poules. Le père Kalinowski se trouve à l'asile à cause d'un mystérieux effondrement dont

LES PALIMPSESTES

il refuse de parler et il passe ses journées à prier, à pédaler sur le vélo d'appartement que nous avons dans la chambre et à écouter la radio, où il réussit à capter la fréquence de l'épiscopat polonais. Notre vie commune est éprouvante, autant à cause de l'insomnie dont souffre le prêtre que parce qu'il prie sans relâche pour le salut de mon âme, le plus souvent installé en plein milieu de notre modeste réduit. Aujourd'hui, il a vite trouvé le sommeil et moi, je suis resté éveillé un long moment à écouter le bruit de sa respiration et à caresser le fantôme de sortir un jour de l'hôpital psychiatrique de Liège, de recommencer à avoir des relations sexuelles et de passer mes journées à consoler les animaux domestiques dans un petit cabinet en périphérie de Vinson.

Je rêvais d'un homme en robe blanche qui descendait l'escalier d'un avion et embrassait des revêtements aéroportuaires quand j'ai été tiré du sommeil par les cris du père Kalinowski, qui, terrorisé, marmonnait quelque chose à propos d'un oiseau mort. Les infirmiers sont arrivés aussitôt, lui ont passé la camisole de force et l'ont emmené au bureau de la directrice de l'asile. La doctoresse est une psychiatre de renom qui reçoit les patients dans un bureau froid mais pourvu d'une cheminée, où résonnent souvent des plaintes dans des langues non identifiables en provenance de la salle de traitement, située juste à côté. Moi aussi je suis ma thérapie avec elle et nos séances ont pour but de reconstruire le parcours de vie qui, au lieu de m'amener à opérer des chiens atteints de cataracte, m'a conduit à écrire un livre dans une langue étrangère. Mon roman *Wampir*, début de ma trajectoire littéraire en antarctique et échec retentissant, racontait l'histoire d'un vampire qui travaille comme technicien dans une station de ski. Un après-midi, il se trouve coincé dans un téléphérique tombé en panne à mi-trajet quelque part dans les Alpes suisses, doit attendre les secours durant plusieurs jours et tue le temps en lisant un livre oublié dans la cabine. Enfin tiré d'affaire,

mais ayant basculé dans la folie, mon protagoniste plante ses crocs dans le cou des secouristes, hurlant qu'il est désormais un lecteur vampire.

Malgré ce dénouement des plus intéressants, mon roman *Wampir* est passé inaperçu du grand public et n'a attiré l'attention que des auteurs antarctiques natifs, qui ont fait irruption au lancement organisé dans une librairie de Vinson et m'ont flanqué une raclée. Les cris poussés par ces illustres érudits, au moment où ils me jetaient par terre, ont révélé la cause de leur agressivité : malgré mon fort accent étranger, j'avais écrit mon livre dans leur langue maternelle. Ces sommités intellectuelles m'ont roué de coups de pied et piqué avec leurs stylos en déclarant qu'ils en avaient marre des écrivains illégaux qui venaient en Antarctique leur voler leurs emplois. J'ai tenté de leur expliquer qu'une langue n'appartient pas qu'à ses locuteurs natifs et que nous autres, misérables immigrants, pouvions aussi écrire, mais ils ont continué de me frapper avec leurs cannes avant de m'abandonner dans un terrain vague.

Avec le recul, je pense que si j'avais tiré des conclusions constructives des agressions des écrivains antarctiques natifs, je ne serais peut-être pas interné dans un asile belge sous la tutelle d'une psychiatre spécialiste de la thérapie bartlebienne. Le traitement qu'on m'administre à l'hôpital psychiatrique de Liège porte le nom de Bartleby, personnage créé par l'écrivain états-unien Herman Melville, dont j'ai fait la connaissance après le

suicide de Hemingway. Si nous ne sommes pas devenus intimes, c'est parce que chaque fois que je lui proposais de parler de notre relation ou d'avoir des relations sexuelles débridées, il répondait qu'il aimerait mieux pas. Il a fini par embarquer sur un baleinier, voguer jusqu'à une île du Pacifique et séjourner durant un mois chez les cannibales, selon sa confuse carte d'adieux, dans laquelle il était aussi question d'une baleine blanche. Comme le suicide de Hemingway, la disparition de Melville m'a plongé dans le désespoir et j'ai passé des mois à chanter l'aria "Casta Diva" et à lire Schopenhauer, de plus en plus convaincu que la vie, et en particulier la vie sexuelle, était une aspiration opaque et un tourment.

La thérapie bartlebiennne, qui se donne pour objectif la réinsertion linguistique, a été créée par un psychiatre de l'hôpital suisse de Herisau, le docteur Pasavento, lequel, dans son essai *Bartleby et compagnie*, a parlé pour la première fois des écrivains qui cessent d'écrire. Son étude, publiée dans une revue scientifique française, a permis de jeter les bases du traitement, destiné aux personnes atteintes du syndrome de l'écrivain étranger. Cette thérapie en deux volets consiste à analyser les événements qui ont conduit le patient à l'asile et à lui faire oublier la langue étrangère utilisée pour écrire ses livres. À ces fins, l'écrivain immigrant est soumis à des séances psychanalytiques et à un isolement linguistique durant lequel il n'a de contact qu'avec sa langue maternelle ou une langue

différente de celle dont il est atteint. Comme le démontre mon cas, la thérapie bartlebiennne porte ses fruits: après plusieurs mois de réclusion dans l'hôpital psychiatrique de Liège, je suis déjà en train d'oublier l'antarctique.

Je n'ai pas pu poursuivre mes travaux d'écriture parce que le père Kalinowski, revenu de sa séance de thérapie, a appelé les infirmiers, alléguant que je m'énervais de plus en plus en tripotant quelques vieilles pages du *Standdaard* et en marmonnant dans une langue diabolique. Les infirmiers m'ont passé la camisole de force et emmené au bureau de la doctoresse, laquelle m'a adressé un regard impassible avant de déclarer que les moyens du secteur sanitaire de la Belgique, pays sans gouvernement depuis un an, étaient limités. Puis, poursuivant sans prêter attention aux cris proférés dans une langue inconnue en provenance de la salle de traitement, elle a précisé avoir autorisé mon internement à condition que j'adopte un esprit de collaboration et m'abstienne de troubler la vie en commun. Je n'ai rien dit et la doctoresse a demandé ce que j'écrivais sur les vieilles feuilles d'un journal en néerlandais et si je le faisais dans ma langue maternelle, le polonais, choix qui indiquerait une amélioration de mon état de santé mentale.

J'ai regardé le foyer et répondu que j'écrivais mon deuxième roman, que j'avais décidé de l'intituler *Kaskader* et que je ne pouvais lutter contre la pulsion créatrice dans un lieu aussi intimement

lié à la folie et à la littérature qu'un asile. La doctoresse a noté quelque chose dans son carnet avant de demander si l'échec de mon premier roman ne m'avait pas suffi et si je pensais qu'un deuxième livre ferait décoller ma carrière littéraire. J'ai bu une gorgée du verre d'eau que la doctoresse laisse à l'intention de ses patients sur la table en chêne et j'ai répondu qu'absolument rien n'allait décoller, puisque mon roman était voué à l'échec. *Kaskader* était mon dernier livre et un exemple parfait de projet raté parce que je le rédigeais en antarctique, langue qui, dans l'hôpital psychiatrique de Liège, se dirigeait, en un envol tout bartlebien, vers l'abîme de l'oubli.

La doctoresse a répondu qu'elle ne comprenait pas pourquoi nous autres, ressortissants des pays postcommunistes, étions à ce point complexés, à un point tel que, en plus de parler de nos problèmes personnels en usant de métaphores prétentieuses, nous détestions notre langue maternelle. J'ai répondu qu'il était logique que nous soyons complexés, étant donné que vivre plus de quarante ans mal sapé et affublé d'une moustache minerait le moral de n'importe qui, mais que les Polonais continuaient d'utiliser leur langue maternelle. J'ai rappelé à la doctoresse le cas de l'habitant le plus polyglotte du Vatican, Karol Wojtyła, qui a passé des années à essayer de faire connaître la langue que le père Kalinowski devait parler durant ses séances de psychanalyse profonde.

De la salle de traitement est montée une plainte douloureuse et la doctoresse m'a adressé un regard impassible, puis elle a révisé ses notes et demandé si mon deuxième roman portait aussi sur un vampire. Je lui ai répondu que *Kaskader* était l'histoire d'une doublure polonaise qui, le jour, faisait des sauts dans le vide, remplaçant les vedettes dans les films d'action, et, la nuit, écrivait un roman dans un observatoire d'astronomie. La doctoresse a noté quelque chose dans son carnet, s'est levée et a appelé un infirmier, lequel m'a fait une piqûre et raccompagné à ma chambre.

Bien qu'assommé par la médication, j'avais l'intention de continuer à écrire, et quand le père Kalinowski a commencé à écouter la transmission en direct d'une messe célébrée dans la cathédrale de Varsovie, mes nerfs m'ont un peu trahi. J'ai lancé la radio par terre et le prêtre m'a béni et a proposé que nous priions ensemble pour que Dieu nous rende la raison que nous avons perdue avant qu'on nous interne. Je me suis rappelé quelques vers de Luis Cernuda, j'ai songé que nous autres, les écrivains étrangers, errions de langue en langue comme des chiens atteints de cataracte, puis j'ai sauté sur la table et vociféré: "Mais il n'y a plus de dieux compatissants pour nous rendre ce que nous avons perdu, seulement un hasard aveugle qui trace, en titubant comme un ivrogne, le chemin stupide de notre vie!"

Ensuite, j'ai enlevé ma chemise de nuit, et quand le père Kalinowski a détourné le regard

en se signant, je suis descendu de la table et je me suis mis au lit, lieu solitaire qui me ramène chaque jour à la triste réalité de ma flasque personne. Je suis resté couché jusqu'à la tombée de la nuit, et quand le prêtre a éteint la radio et la lumière, j'ai fermé les yeux dans l'espoir de m'endormir vite et de faire un rêve érotique mettant en vedette un vétérinaire sensuel.

Je ne sais pas à quelle heure je me suis réveillé en m'entendant appeler et quand j'ai ouvert les yeux, j'ai vu le père Kalinowski assis par terre, le dos appuyé contre mon lit. La chambre était plongée dans l'obscurité et j'ai fait celui qui dort encore, mais le prêtre a soupiré et a dit qu'il savait que je ne dormais pas et que lui non plus ne trouvait pas le sommeil. Je me suis dit qu'il voulait me raconter le mystérieux effondrement qui était la cause de son internement dans l'hôpital psychiatrique de Liège et j'ai émis un gémissement indifférent pour lui communiquer le peu d'intérêt que m'inspiraient les conversations nocturnes avec des hommes ayant fait vœu de chasteté. Le père Kalinowski a allumé la lampe frontale qu'il portait et dit qu'il était incapable de dormir parce qu'il pensait sans cesse à son canari, qui s'était évadé quand il était enfant. Il avait emporté la cage sur le toit de la tour d'habitation pour que l'oiseau puisse voir d'en haut la ville et ses mines, mais le canari s'était envolé et des moineaux l'avaient picoté à mort. Quelques heures plus tard, le petit père Kalinowski avait trouvé son corps sans vie

près de la tour de la radio où, la veille du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, Hitler avait organisé un incident frontalier pour justifier l'invasion de la Pologne.

J'ai répondu que ça arrivait à tout le monde, puisque cet hyperactif de Hitler avait organisé pas mal de choses, mais que je le priais d'oublier ses problèmes personnels et de dormir parce qu'une dure journée nous attendait. Le prêtre a soupiré, m'a béni, a éteint la lampe frontale et est retourné à son lit, où il a commencé à réciter le "Notre Père". Moi, je suis resté longtemps éveillé à me rappeler les moments que j'avais passés avec Ernest Hemingway, le seul homme avec qui, jusque-là, j'avais parlé dans une chambre plongée dans l'obscurité. Je n'avais pas réussi à devenir un intime de Stefan Zweig, qui, trop occupé alors à écrire *Le Joueur d'échecs*, a fini par se suicider au Brésil, ne me laissant qu'une carte d'adieux confuse dans laquelle il insistait sur le fait que l'Europe s'autodétruisait. Après sa mort, j'ai passé des mois à chanter "Casta Diva", à lire Spinoza et à songer que la sagesse d'un homme libre consiste à méditer non pas sur la mort, mais sur la vie, laquelle comprend la vie érotique. Du lit du père Kalinowski me parvenait désormais une respiration calme et je me suis rappelé son torse corpulent, que j'observais chaque jour lorsqu'il enlevait sa soutane ; j'ai pensé que son célibat n'allait pas sans certains avantages et je me suis endormi.